



## “Chants des Hommes de la Grand’île”

**L**E curieux chant malgache que nous publions ici appartient à un recueil de chants de la grand’île, réunis et traduits par Jean-Toussaint Samat (1) et dont l’auteur a bien voulu nous communiquer les bonnes feuilles.

Hôte émerveillé de Madagascar qu’il a parcourue en tous sens, Jean-Toussaint Samat en a rapporté la vision de sites incomparables que son beau talent se plaît à évoquer. Mais surtout, il s’est montré jaloux de pénétrer le vrai fond malgache. Il s’est vivement intéressé à cette population indigène à laquelle les administrateurs de l’ancienne école et les Européens sans psychologie, ont dénié toute originalité, toute invention créatrice.

(1) Jean-Toussaint Samat, *Chants des Hommes de la Grand’île* (traductions de chants malgaches), illustrés d’après les anciennes sculptures indigènes sur bois par Renée Vally, avec quelques airs d’accompagnement du pays.

Après les Charles Renel, dont les romans nous aident à comprendre les mœurs et les coutumes des habitants de la grand’île, après tous les érudits, officiels ou amateurs et tous les folkloristes, dont les recherches et les travaux ont dégagé les éléments d’une science proprement malgachisante, Jean-Toussaint Samat est entré, peut-on dire, en communication avec l’âme malgache et, en dépit des déformations et des altérations subies au cours des âges, il a su retrouver le fond primitif qu’il n’est possible de saisir qu’en étudiant les vieilles formes d’art populaire et, comme dans tous les pays, la musique domestique, la musique intime, les vieux chants exprimant les croyances et les aspirations de chaque peuple.

Dans la préface du livre dont il vient de nous doter, Jean-Toussaint Samat prend soin de nous dire à quel heureux et rare

concours de circonstances, il dut de pouvoir rassembler près de cinquante chants authentiques, auxquels il a restitué leur forme et leur apparence originales.

M<sup>me</sup> Vally, femme de l'administrateur en chef, ex-directeur des finances de la colonie, voulut bien lui laisser feuilleter une documentation entièrement inédite, une liasse de " taratass ", de manuscrits, où son mari avait consigné les renseignements les plus précieux sur les légendes et les anciennes coutumes disparues ou en voie de disparaître : mine précieuse pour un écrivain attentif et sensible.

Mais surtout il put recueillir de M<sup>lles</sup> Denyse et Renée Vally, toutes deux élevées dans la colonie, les chants et les mélodies qu'elles avaient entendus dans leur enfance et dont elles avaient conservé le fidèle souvenir. Ces airs leur venaient des vieilles ramatous familières, des pagayeurs. C'était réellement une transcription directe et sans interprétation fautive de ces curieuses et naïves psalmodies qui sont d'ailleurs de moins en moins chantées. " Ils m'ont permis, écrit Jean-Toussaint Samat, de me débrouiller au milieu du fatras dont la prolixité et la préciosité houvés avaient chargé les textes originaux betsimisarak, sakalaves, tanals ou bars ".

La version française s'est appliquée à respecter la forme des phrases en même temps que leur sens, à reproduire, autant qu'il était possible, assonances et rythmes. Mais surtout elle constitue une traduction sobre et dépouillée, parfaite de simplicité, bien faite pour nous donner l'impression d'un art primitif.

Ces chants, nous dit l'auteur du recueil, sont pour la plupart alternés. " L'aède chante, psalmodie ou déclame le couplet qu'accompagnent des musiciens, soit sur des valihs (sorte de guitares

très harmonieuses, formées d'un tube de bambous dont des fibres détachées et tendres en saillie, constituent les cordes), soit sur des ampoungues ou des langourounes (tambours ou tam-tams constitués par un tronc de bois creusé et fermé à ses extrémités par des peaux de bœufs amincies et tendues), soit des kouroundos (instruments fort semblables à nos accordéons simplifiés), soit des violons plus ou moins primitifs, soit des flageolets ou des flûtes, soit le tout ensemble. "

Voilà pour l'orchestre. Il y a aussi le chœur. " Le chœur, c'est-à-dire les assistants ou ceux au nom desquels le chanteur s'égosille (piroguiers, bouviers, porteurs, cultivateurs, bûcherons, invités), reprend le refrain afin de se mêler plus directement aux vœux exprimés par le chant qui est presque toujours rituel et aussi afin de donner au chanteur époumonné le temps de reprendre souffle. "

Ces chants populaires évoquent les grands thèmes qui forment le fond de toute poésie lyrique : l'amour et la mort. Les Malgaches ont en horreur les revenants. Ils chantent pour apaiser les esprits et pour se concilier la faveur des défunts. Témoin ce chant de loulourane auquel la naïveté du dialogue confère une si délicieuse pointe d'humour, que les premiers rhapsodes n'y ont certes point voulu mettre. Il n'y a aucune intention comique dans les chants des oumbiaches, des mires sorciers auxquels les indigènes attribuent des pouvoirs considérables. " Ces oumbiaches ne quittent leur village qu'avec ses habitants pour les accompagner dans leurs déplacements à l'occasion de funérailles, de marchés, de réjouissances ou de kabars, qui sont des palabres, des conversations publiques dont les Malgaches, grands amateurs d'éloquence, comme les anciens Grecs, raffolent littéralement... "

Les Malgaches, en effet, n'adorent rien tant que " faire pétrak " (se reposer) et " faire kabar " (palabrer). Ce sont des Orientaux ! Et c'est bien la raison pourquoi nombre d'Européens ont désespéré de jamais pouvoir exciter en eux le génie créateur.

\* \* \*

Or si, sur ce point, vous interrogez ceux qui, s'inspirant de l'histoire de ce peuple malgache, invoquant surtout les témoins authentiques de son passé artistique, affirment qu'il est mal connu, il semble qu'on devrait lui accorder un plus large crédit.

Tel est le sentiment de M<sup>me</sup> Renée Vally à qui nous devons les pittoresques et savoureuses illustrations dont s'orne le recueil *des Chants des hommes de la grand'île*.

Elles ont le mérite d'être une interprétation d'une étonnante précision des formes d'art domestique auxquels s'adonnaient les Malgaches primitifs, ceux que ni les conquêtes, ni les exemples venus de lointains continents, n'ont détourné de leur inspiration originale.

Il est constant que les dessinateurs et les peintres indigènes ne sont que trop portés à imiter ce qu'ils voient faire aux Européens. Il sera sans doute malaisé de les faire remonter aux sources de leur art primitif et de recréer en eux le sens de la personnalité, oblitéré depuis de nombreux lustres.

Renée Vally, avec une finesse et un esprit qui sont l'expression même de son goût, a pensé que la tâche n'était pas impossible. Elle s'est fait une âme indigène et s'est vouée, en apôtre, à la réhabilitation de ces formes autochtones qui ont tant d'accent et de style.

Ces formes, qui les connaît mieux qu'elle ? N'est-ce pas celles qu'elle a longuement admirées et étudiées — le crayon à la main — en recopiant les bois sculptés indigènes — panneaux d'armoires, vantaux de portes et de fenêtres, cercueils ouvragés, bois de lits, boîtes à miel — ou les tissus — rabanes, lambas — ou les pierres funéraires et les poteries, monuments d'un art délicieusement rustique, simple, solide, nerveux, propres à servir aux Malgaches de modèles et d'exemples, sinon pour copier, mais pour s'inspirer.

On aimera les bandeaux, les culs-de-lampe, les rosaces dont elle a décoré l'ouvrage de Jean-Toussaint Samat, comme ceux qui ont visité le pavillon de l'Afrique équatoriale et de Madagascar, à l'Exposition, ont pu admirer (voir collection de M<sup>me</sup> Lanfrey), les jolies reliures, les rabanes peintes, les toiles imprimées, dessinées par elle, véritables petits chefs-d'œuvre de reconstitution, d'une remarquable valeur synthétique.

G. RÉMON.

\* \* \*

## LE LOULOURANE

*Le nom de Loulourane signifie " Revenant-de-l'eau " ou " Papillon-d'eau ". C'est l'esprit qui habite au sein des eaux. C'est, croient les Malgaches, le revenant d'un homme qui s'est noyé. Naturellement ce revenant est jaloux de voir que les autres qui passent sur le lac ou sur la rivière ne se noient pas comme lui. Il convient donc de l'apaiser par des paroles appropriées et de lui faire comprendre qu'il aurait grand tort de chercher noise aux passagers de la pirogue qui n'ont rien fait pour lui être désagréables. C'est le chef de nage qui chante le couplet, un second chante le refrain et les autres pagayeurs reprennent les deux derniers vers de chaque couplet.*

# CHANSONS DES ESPRITS

Recueillies par Denyse Vally

## La Chanson du Lolorano

*Moderato* *Chœur*

The musical score is written for a choir and consists of six systems of music. Each system has a vocal line on a treble clef staff and a piano accompaniment on a bass clef staff. The key signature has two flats (B-flat and E-flat), and the time signature is 4/4. The score includes dynamic markings such as *mf*, *p*, and *ff*, and a *dolce* marking. The music features a mix of eighth and quarter notes, with some rests and phrasing slurs.

### Refrain :

O Loulourane, nous ne te connaissons pas ni ne t'avons fait de mal.  
 Nous passons dans la pirogue vite, très vite !  
 Nous ne voulons pas te déranger !  
 Personne de nous n'est fâché avec toi !  
 Pagayons ! Vite, pagayons !  
 Pagayons, mes amis !

### Couplet :

Ce n'est pas notre faute si ta pirogue a chaviré !  
 Tu ne savais peut-être pas nager  
 ou bien tu venais de faire ton repas,  
 Alors tu es allé au fond de l'eau  
 Et tu t'es noyé.  
 Cela est malheureux, en vérité ! Cela est malheureux !  
 Mais ce n'est pas notre faute !

### Refrain :

O Loulourane, nous ne te connaissons pas ni ne t'avons fait de mal !  
 Nous passons dans la pirogue, vite, très vite !  
 Nous ne voulons pas te déranger !  
 Personne de nous n'est fâché avec toi !  
 Pagayons ! Vite, pagayons !  
 Pagayons, mes amis

### Couplet :

Nous n'étions pas de ton village pour le savoir.  
 Nous ne sommes pas allés à la fête  
 quand on a érigé la pierre-levée à ta mémoire :  
 On ne nous avait pas prévenus !  
 Si on nous l'avait dit,  
 nous aurions mangé les bœufs, oh oui ! nous aurions mangé les bœufs.  
 Mais on ne nous a pas invités !

### Refrain :

O Loulourane, nous ne te connaissons pas ni ne t'avons fait de mal !  
 Nous passons dans la pirogue vite, très vite !  
 Nous ne voulons pas te déranger !  
 Personne de nous n'est fâché avec toi !  
 Pagayons ! Vite, pagayons !  
 Pagayons, mes amis !

### Couplet :

Quand vient à passer un de tes ennemis  
 tu le tires dans l'eau avec toi,  
 et tu habites au plus profond de la rivière !

Qu'il soit homme ou bœuf tu le noies  
 et tu sucres tout son sang.  
 Tu as toujours faim, c'est vrai ! tu as toujours faim !  
 Mais nous savons ce qu'il faut faire !

Refrain :

O Loulourane, nous ne te connaissons pas ni ne t'avons fait de mal !  
 Nous passons dans la pirogue, vite, très vite !

Nous ne voulons pas te déranger !  
 Personne de nous n'est fâché avec toi !  
 Pagayons ! Vite, pagayons !  
 Pagayons, mes amis !

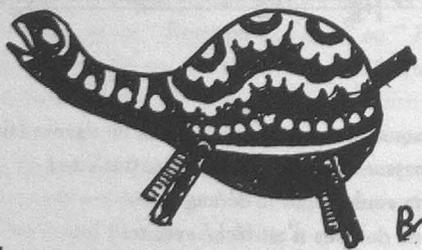
Couplet :

Quand nous verrons apparaître ton arc-en-ciel,  
 dans l'eau de la rivière,  
 et que le vent que tu envoies soufflera très fort,  
 nous entaillerons notre bras avec du cuivre.  
 Le sang giclera dans la rivière.  
 Cela te fera plaisir, n'est-ce pas ? Cela te fera plaisir  
 Et tu nous laisseras tranquilles.

Refrain :

O Loulourane, nous ne te connaissons pas ni ne t'avons fait de mal !  
 Nous passons dans la pirogue vite, très vite !  
 Nous ne voulons pas te déranger !  
 Personne de nous n'est fâché avec toi !  
 Pagayons, vite, pagayons !  
 Pagayons, mes amis !

O Loulourane, laisse-nous passer !  
 Laisse-nous passer, ô Loulourane !



L. h. des Bâtes